Régiments de cavalerie des troupes de Louis XIV

Les écuries du fort Saint-Sébastien de Saint-Germain-en-Laye

Cavalry regiments of the army of Louis XIV. The stables of the Fort Saint-Sébastien at Saint-Germain-en-Laye

Regimientos de caballería de las tropas de Luis XIV. Las caballerizas del fuerte San Sebastián de Saint-Germain-en-Laye

Séverine Hurard et Xavier Rochart

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/1000>

DOI : 10.4000/archeopages.1000

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 50-61

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Séverine Hurard et Xavier Rochart, « Régiments de cavalerie des troupes de Louis XIV », *Archéopages* [En ligne], 41 | 10/2014-01/2015, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 22 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/1000> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.1000>

Régiments de cavalerie des troupes de Louis XIV

Les écuries du fort Saint-Sébastien de Saint-Germain-en-Laye

Séverine Hurard *Inrap, UMR 7041 « ArScan - Archéologies et Sciences de l'Antiquité »*

Xavier Rochart *Inrap*

50

Situé à l'intérieur de la boucle de la Seine, dans la plaine alluviale dite d'Achères, à une dizaine de kilomètres du château royal de Saint-Germain-en-Laye, le fort Saint-Sébastien accueillit entre 1669 et 1670 les troupes d'élite des Maisons militaires royales, essentiellement celles du roi (Louis XIV), soit entre 9 000 et 16 000 soldats. La fouille archéologique¹ a permis d'exhumer un site dont on ne savait rien ou presque et a été l'occasion de réactiver une vaste enquête interdisciplinaire à la fois sur le terrain mais aussi dans les fonds d'archives (Hurard, à paraître en 2015). Elle a révélé l'existence de deux ouvrages fortifiés distincts correspondant à deux campagnes d'entraînement successives, la première en 1669, au terme de laquelle les structures sont rebouchées et remplacées par un nouvel ouvrage derrière lequel campent les troupes en 1670 (Hurard, Rochart, 2013 ; Hurard, 2014 ; Hurard, Lorin, Tixador, 2014).

Témoins de la préparation à la guerre de siège des années 1670, les deux ouvrages, aussi grands soient-ils, ne sont que des versions relativement petites – de 39 ha (665 m x 590 m) et 192 ha (3,5 km) – de lignes de retranchement qui, en contexte de siège, peuvent mesurer des dizaines de kilomètres (14 km à Maastricht en 1673 ; 26 km à Lille en 1708). Ont pu être fouillés un tiers du premier camp et un dixième du second. 3 500 structures archéologiques – bases des cahutes, puits, latrines, cuisines ou tranchées d'approche – et 1,8 km de fossés défensifs donnent la mesure des aménagements militaires mis au jour.

Les deux camps matérialisent deux campagnes distinctes d'un vaste exercice de poliorcétique moderne où arpentage, terrassements, acquisition des ressources, construction, manœuvres, revues et autres spectacles constituent une répétition géante tant en matière technique, logistique et

économique que sur le plan tactique et stratégique. Redoutes de campagne, camps retranchés, ouvrages de terre et de bois, ils traduisent la préparation à l'offensive des armées du roi qui, en même temps que l'état-major, testent leur capacité opérationnelle à la veille de la guerre de Hollande (1672-1678) et donnent à voir aux cours françaises et étrangères la puissance militaire royale. Camp de rassemblement avant le départ à la guerre, le site est un objet hybride à la convergence des questions de préparation, d'apprentissage, de laboratoire et de vitrine.

La confrontation des données archéologiques avec d'abondantes données textuelles et iconographiques (gravures, peintures) a permis de mettre en place une réflexion interdisciplinaire où analyse des sources écrites, archéogéographie, géoarchéologie, archéobotanique et étude de la culture matérielle livrent une image composite de cette société des gens de guerre du XVII^e siècle. Chevaux d'armes, chevaux de bât destinés à transporter les charges lourdes (notamment les pièces d'artillerie), chevaux de selle mais aussi mules et bidets font pleinement partie des effectifs de l'armée de la fin du XVII^e siècle. Leur approvisionnement et leur entretien conditionnent très largement l'organisation logistique et les calendriers de la guerre (Roche, 2002). À Saint-Sébastien, l'importance du cheval est intimement liée à la composition des troupes de la Maison militaire du roi, composées à la fois de régiments de cavalerie et de troupes d'infanterie montée.

Les écuries du fort Saint-Sébastien matérialisent les régiments de cavalerie des troupes de Louis XIV et reflètent un degré d'investissement certain, consenti à la préparation de la guerre de siège. Son empreinte au sol a permis de mesurer le caractère ostentatoire des modes de castramétation²,

1. Fouille menée entre 2011 et 2012 sur une surface de 28 hectares, sous la direction de Séverine Hurard, Inrap.

1. Si cette vue cavalière du siège de Maastricht par les armées du roi Louis XIV, le 29 juin 1673, peinte par Jean Paul, ne permet pas d'apprécier tous les détails, elle montre néanmoins la disposition classique d'un campement d'infanterie et de cavalerie en retrait de la ligne de circonvallation. Les cavaliers y logent sous des tentes disposées par 12 en lignes parallèles et perpendiculaires à la fortification.

2. L'huile sur toile réalisée par Van der Meulen figurant le siège et la prise de Besançon représente une série de campements d'infanterie et de cavalerie. Un détail permet d'y observer de manière rapprochée une disposition réglée des compagnies de cavaliers. En arrière-plan en revanche, l'espace destiné aux vivandiers montre une complète absence d'organisation.

3. La fouille a permis d'identifier 14 bâtiments d'écuries sur la totalité de la surface fouillée : sept d'entre elles (quatre fouillées ; trois révélées par la photographie) appartiennent au premier camp, les sept autres au second. L'analyse spatiale issue de la confrontation des sources permet de restituer cinq écuries supplémentaires pour le premier camp, et six pour le second, ce qui porte le nombre total d'écuries à 25 écuries pour l'emprise fouillée, soit 12 pour le premier camp et 13 pour le second.

4. La vue aérienne (ici des alignements de poteaux d'une des écuries du premier camp) a permis de comprendre l'organisation générale des campements.

de comprendre les rythmes d'implantation des régiments, mais aussi de révéler l'économie globale de ces camps militaires qui, en dépit de la qualité des troupes d'élites qui les occupent, restent représentatifs des usages de la guerre de siège.

Chevaux à la longe ou écuries sur charpente

À l'époque moderne, au sein des campements de la guerre de siège, il est d'usage de placer les chevaux devant les rangées de tentes des cavaliers. Simplement alignés à la longe, ils sont sobrement attachés, placés dos à dos le long des tentes, et séparés par une ruelle. L'espace de stabulation est ouvert et non couvert. Les peintures militaires du XVII^e siècle ne représentent ainsi jamais d'écuries construites [III. 1 ; III. 2]. Le cas du fort et du camp de Saint-Sébastien semble illustrer une exception.

La fouille archéologique a en effet mis en évidence 14 bâtiments d'écuries sur poteaux plantés qui rassemblent à la fois ceux fouillés entièrement ou partiellement et ceux restitués par le traitement photographique [III. 3]. Le recoupement des données archéologiques avec les données textuelles permet d'estimer que le premier camp comptait 36 écuries. Le procès-verbal de 1670 indique que le second en comptait 75. L'échantillon dont nous disposons est donc un échantillon réduit qui permet néanmoins d'attester de l'existence de deux modules de bâtiments, l'un de 70 m de long, l'autre de 118 m, conformément à ceux visités par les huissiers responsables du procès-verbal.

La fouille des écuries ne révèle évidemment que des alignements de trous de poteaux dont la distribution permet d'interroger le plan et l'organisation spatiale [III. 4]. En fonction des états de conservation, la longueur de ces alignements, composés de 50 à 70 poteaux chacun, varie de 33 à 74 m. La largeur moyenne des bâtiments est de 3,60 m. L'espacement moyen entre les poteaux détermine des travées de 2,70 m de large. Chaque compartiment est donc un espace de 6 à 7 m². Nos estimations, fondées sur les données archéologiques, puis confrontées aux données du procès-verbal de 1670, permettent d'établir que chaque bâtiment de 70 m de long hébergeait environ 50 chevaux, chacun disposant d'un espace d'1,30 à 1,40 m de large. Les bâtiments sont organisés en double rangée, deux par deux, et sont séparés par un couloir central dont la largeur moyenne est d'environ 7 m. Il s'agit donc de deux bâtiments indépendants implantés en vis-à-vis, la partie basse de l'appentis descendant vers le couloir central [III. 5]. Ce dernier permet la circulation des chevaux et cavaliers, l'entretien et l'approvisionnement des animaux.

Deux manuels militaires modernes étaient cette hypothèse de restitution. On trouve en effet chez Simon Stevin de Bruges (Stevin, 1634) et Alain Manesson-Mallet (Manesson-Mallet, première édition 1671 [III. 6]) deux gravures représentant les modes d'implantation des écuries construites, en

double rangées, et qui semblent cohérentes avec la proposition faite par rapport aux données de terrain [III. 7].

À cet égard, un document exceptionnel a pu être exhumé des fonds d'archives au bénéfice de l'enquête. Le procès-verbal de réception de travaux de charpenterie et de maçonnerie pour le camp de 1670, conservé au Archives nationales, constitue un document inédit de 600 pages qui livre un inventaire exhaustif des pièces de bois livrées et montées pour la construction des écuries, puits, baraques et autres latrines (Arch. nat., Z1J 307). Les écuries ne sont pas décrites en tant qu'unités bâties, mais le toisé détaillé (Arch. nat., Z1J 309), réalisé dans le cadre du marché de construction, permet de proposer, à l'issue d'une analyse détaillée, une restitution graphique fondée sur la reconstitution virtuelle des assemblages de bois. Le procès-verbal correspond à la finalisation de travaux d'agrandissement et de réparations du camp en 1670. Cette pièce d'archives ne livre aucune information sur le coût de la construction mais permet de mieux comprendre les modalités de construction du camp et son économie et permet de mesurer la part du recyclage ; le matériau présent sur place en 1669 est démonté puis remonté en 1670 selon les mêmes modalités et plans que lors de l'occupation précédente. La part de ces récupérations reste imprécise, mais on peut estimer qu'elle était importante car le procès-verbal de 1670 l'évalue à un peu plus de 63 500 m de planches et près de 2600 m d'autres pièces de charpente, soit l'équivalent de 39 écuries. Un approvisionnement en bois neuf est néanmoins nécessaire puisque l'on passe de 36 écuries dans le premier camp à 75 dans le second.

Les écuries sur charpente apparaissent comme un surinvestissement, a fortiori pour deux occupations militaires à caractère éphémère, les deux camps étant occupés quelques semaines, quelques mois au mieux. Ce surinvestissement apparent semble surtout témoigner du soin apporté aux chevaux des troupes d'élite de la cavalerie royale. Ces écuries bâties, non conformes à ce que l'on attend d'un camp de marche, incarnent à elles seules le caractère démonstratif du fort Saint-Sébastien qui, à une dizaine de kilomètres du château royal de Saint-Germain, donne à voir une armée richement équipée. Les écuries, plus que n'importe quel autre élément du camp, impriment l'image d'une certaine opulence. Elles sont un des éléments essentiels du décor du théâtre de la guerre, servant la propagande royale. Le site régulièrement visité par le roi, suivi de la Cour et des ambassadeurs venus assister aux exercices de manœuvres et à la revue des troupes, matérialise la supériorité des moyens militaires engagés par la Couronne.

Castramétation et chevaux ou l'art de planter un camp de cavalerie

Dans les deux configurations, les écuries imposent les rythmes de la castramétation.

5. La combinaison des poteaux, sablières, chevrons et entretoises et autres contrefiches permet l'assemblage cloué de modules charpentés relativement simples. Ces bâtiments sont couverts de planches de bois jointives (voliges). La présence d'ais démontre que certaines des parois sont cloisonnées. La construction, en appentis, est planchée dans la longueur, ainsi que le côté du bâtiment où se trouve la mangeoire. La hauteur moyenne des bâtiments est estimée à 1,90 m en partie basse de l'appentis et 2,90 m en partie haute, avec un enfoncement moyen des poteaux d'un mètre de profondeur. Rien ne permet d'établir que les travées entre les chevaux sont cloisonnées en stalles.

6. L'organisation du campement préconisée par l'ingénieur Alain Manesson-Mallet (1691, t. 3, p. 229) montre une disposition en double rangée avec des écuries bâties, en appentis, remplies de chevaux, têtes et auges placées vers

les tentes des cavaliers.

Les tentes des cavaliers sont placées en face des écuries, dont elles sont séparées par une ruelle de 5 pieds (env. 1,80 m).

7. Alignement de poteaux fouillés d'une des écuries du premier camp.

Leur implantation détermine la place réservée aux différentes armes et l'organisation spatiale des deux camps. La restitution spatiale des deux camps montre que la place réservée à la cavalerie est bien plus importante que celle réservée à l'infanterie [III. 8].

Les deux ensembles d'écuries correspondant aux deux phases successives se distinguent clairement par des orientations divergentes qui suivent le tracé des fortifications dont elles sont contemporaines. Pour le premier camp, les écuries vont logiquement être réparties selon le principe du rectangle. La détermination du rythme d'implantation des écuries mises en évidence sur le fossé sud et la confrontation avec les données issues des archives textuelles permettent d'estimer à 36 le nombre d'écuries présentes sur le fort, à raison de 12 bâtiments pour les fronts sud et nord de la fortification et de 6 bâtiments sur chacun des fronts est et ouest. Les quartiers d'infanterie sont réservés aux angles des campements et aux axes centraux et sont toujours associés aux zones de cuisine et de vivandiers.

Les 75 écuries du second camp sont déployées le long de la ligne de circonvallation semi-circulaire, soit sur une longueur de 3,5 km. Régiments de cavalerie et régiments d'infanterie alternent, en suivant les inflexions de la fortification. Les écuries du second camp et leurs modes d'implantation plus systématiques permettent de mieux comprendre l'articulation des unités équestres avec le reste du campement. Nous avons ainsi pu observer qu'à deux écuries correspondaient un puits et une latrine. Les puits sont toujours localisés au sud-ouest des écuries, à une dizaine de mètres de distance en direction de la fortification. Les latrines sont localisées à l'extrémité nord-est, toujours inscrites dans le bâtiment. L'analyse du procès-verbal de réception de travaux de 1670 ne facilite pas nécessairement le rapprochement entre les données du texte et celles du terrain, notamment parce que les huissiers ne donnent que peu d'indices topographiques et se contentent d'informations spatiales imprécises. Ces éléments ont toutefois permis de comprendre que la numérotation des écuries a été attribuée par les huissiers en suivant un cheminement d'est en ouest. Le recollement entre les textes et les données archéologiques s'est joué autour de l'identification de l'écurie 57, seule grande écurie mise en évidence sur le terrain qui était dotée de latrines doubles inscrites au centre du bâtiment et non à son extrémité [III. 9].

Les quartiers de cavalerie se distinguent donc sur le terrain par la présence des bâtiments à poteaux plantés, par la configuration, particulière à ces régiments, des latrines et des puits, mais également par le déploiement des campements de cavaliers entre les écuries. Chevaux et cavaliers, aussi appelés maîtres, partagent une vie de camp où la promiscuité se traduit également dans la vie quotidienne. Le système écurie-campement des cavaliers est conçu comme un tout cohérent [III. 10]

où les rangées d'écuries alternent à rythme régulier avec les rangées de tentes ou huttes des cavaliers. Les vestiges des campements de cavaliers sont matérialisés par des structures de combustion, de potagers, foyers, ou fosses diverses. En l'absence de traces laissées par les tentes et huttes, ces structures nombreuses permettent de percevoir l'organisation spatiale des campements de cavaliers alignés le long des écuries. Les régiments de cavalerie se signalent en effet par le privilège qui semble leur être fait d'user de feux de camp au sein même des campements, alors que ceux d'infanterie en sont complètement privés. Près de 300 structures de combustion ont ainsi été mises en évidence, correspondant aux campements de cavaliers. L'organisation toute en longueur de ces foyers traduit donc un mode d'implantation qui se distingue des campements de l'infanterie, dont l'emprise est identifiée grâce à l'organisation en batterie des cuisines et des latrines [III. 11].

Des chevaux et des hommes

L'estimation du nombre de chevaux sur les deux camps peut être abordée selon plusieurs angles : celui purement archéologique, ou celui des sources écrites. *In fine*, c'est surtout la confrontation de ces différents types de sources non complémentaires qui permet d'affiner le raisonnement. La surface dédiée aux écuries est un premier indicateur. Les 36 bâtiments d'écuries du premier camp, toutes de 70 m de long, hébergeaient, selon nos estimations, 50 chevaux chacun. Une écurie double permettait donc d'abriter et soigner 100 chevaux, chiffre correspondant à une compagnie. Ces écuries représentaient donc une ligne de 2 520 m cumulés et une surface bâtie globale (sur la moyenne de bâtiment de 4 m de large) d'environ 10 000 m². Les écuries occupaient ainsi 35 % de la surface totale du campement (39 000 m²). Un rapide calcul permet d'estimer que les écuries du premier camp pouvaient contenir 1 800 chevaux, l'estimation du nombre d'hommes, tous régiments compris, étant comprise entre 3 500 et 9 000. Ce calcul ne tient compte que des écuries présentes dans l'enceinte du fort et ne prend pas en considération la présence éventuelle d'écuries à l'extérieur ou de chevaux à la pâture dans des parcs ou, plus classiquement, à la longe, près d'éventuels campements extérieurs.

Les estimations pour le second camp sont légèrement plus complexes puisque l'on sait grâce au procès-verbal de 1670 que plusieurs modules de bâtiments étaient mis en œuvre. Sur 75 écuries, sont ainsi répertoriées 60 écuries de 70 m, 12 de 118 m, deux d'environ 100 m et une petite écurie d'environ 30 m. Sur la base d'un espace moyen d'1,40 m par cheval, nous estimons donc qu'environ 4 200 chevaux étaient hébergés dans les écuries du second camp. Cela représentait 5 846 m d'écuries, pour une surface de 23 000 m², correspondant à 23 % de la surface totale du camp (600 000 m²). L'estimation du nombre d'hommes pour ce second camp fluctue en fonction des sources entre 16 000 et 30 000 hommes.

8. L'organisation générale des cantonnements du fort restitué montre la place réservée à la cavalerie.

0 m 50

- État major
- Infanterie
- Vivandiers
- Cuisines
- Cavalerie
- Campements des cavaliers
- Ecuries
- Latrine

Un certain nombre de données contenues dans les sources écrites nous permettent de confronter nos calculs à la composition des troupes du premier camp. Ainsi, *La Gazette* indique qu'à la fin du mois de mai 1669, le roi pu rassembler « en bataille » ses troupes campant au fort Saint-Sébastien composées alors de « *ses gardes du Corps, Chevaux-legers, Gensd'armes, et ceux de Monseigneur le Dauphin, qui forment 18 Escadrons, le Regiment du Roy, qui fait cinq Bataillons, et six Compagnies Franches, et de Suisses, qui en composent deux* » (*La Gazette*, 1669, n° 62, p. 524). Nous comprenons donc que les troupes rassemblées sont composées de 7 bataillons divisés en escadrons, chaque escadron étant formé de 100 maîtres (cavaliers), ce qui représente entre 100 et 300 chevaux par escadron. On peut compter trois chevaux et un valet pour un maître (Manesson-Mallet, 1691). En tout, les 18 escadrons représenteraient donc entre 1 800 et 5 400 chevaux. La première estimation correspond à celle faite sur la base de la surface bâtie. L'estimation du nombre de chevaux pour le second camp est fondée sur l'analyse, par le général Michel Hanotaux³, d'un texte sur l'état des troupes du fort Saint-Sébastien en 1670, contenu dans « les tiroirs de Louis XIV » et conservé au service historique de la Défense à Vincennes. La cavalerie représente un élément majeur du camp regroupant 21 escadrons ou compagnies « autonomes ». La participation totale est évaluée à près de 5 000 chevaux, en y incluant la Maison représentée par les gardes du corps, les gendarmes, et les cheveu-légers de la Garde. Le camp compterait donc 4 000 chevaux d'armes, auxquels il faut ajouter les chevaux de main des officiers, ceux de trait et les mules pour un effectif de plus de 15 000 hommes, cavaliers et fantassins compris.

La confrontation des deux types de sources permet d'estimer le nombre de chevaux et de maîtres à environ 1 800 pour le premier camp et entre 4 000 et 5 000 pour le second. L'accroissement du nombre d'écuries entre le premier et le second camp traduit un accroissement global des effectifs en 1670. Il est possible que les écuries des camps, en particulier celles du premier plus exigu, n'aient eu vocation qu'à abriter les chevaux d'armes ou de maîtres et que des solutions alternatives aient été mises en place pour les autres. Le procès-verbal de travaux de 1670 permet notamment de préciser l'existence d'écuries particulières, installées à proximité immédiate des hôtels des grands officiers du camp (maréchal de Créquy, marquis de Vaubrun, marquis de Louvois...). Il mentionne également l'adjonction d'écuries à l'extérieur du camp. Les écuries construites seraient donc une mise en valeur des compagnies d'élite.

L'entretien des troupes de cavalerie

La logistique autour des chevaux et des écuries constitue une question cruciale. À Saint-Sébastien, le ravitaillement du camp repose sur une logistique rigoureuse et des pratiques rationalisées

d'approvisionnement. Bien qu'en temps de paix, aux portes de Paris, la gestion des deux camps est largement supervisée par Louvois, secrétaire d'état à la Guerre dont le notaire personnel assure la signature des contrats et marchés. L'essentiel de l'approvisionnement en pain, viande, herbes (légumes), vin et bière, fourrages, ou encore en bois est assuré par des munitionnaires franciliens qui s'adressent à un vaste réseau en Normandie, Picardie et Bourgogne. Le marché de la remonte, c'est-à-dire des chevaux d'armes, constituait à lui seul un véritable défi en raison de l'importance des besoins qui dépassaient la capacité des circuits d'approvisionnements (Dré villon, 2005, p. 124). Les marchés en fourrage, foin et avoine sont extrêmement importants, tant les besoins sont considérables. En volume et en poids, le fourrage représente environ 90 % des besoins d'une armée en campagne (Cénat, 2010, p. 266).

La multiplication des marchés passés par les munitionnaires montre que l'approvisionnement repose sur une multitude de marchands et négociants et s'organise sans doute en structure pyramidale où chacun sous-traite pour faire face à la demande de cette petite ville éphémère. Considérant qu'au bas mot, le premier camp compte 1 800 chevaux d'armes, le second près de 5 000, il faudrait près de 20 tonnes de fourrages secs et 10 tonnes d'avoine par jour pour le premier, plus de 40 tonnes de fourrages et 25 tonnes d'avoine par jour pour le second. Les données transmises par le général Michel Hanotaux permettent de préciser qu'à la fin du XVII^e siècle la ration journalière d'un cheval « en garnison » « fournie par le roi », est de 15 livres de paille (6,8 kg) ou 18 livres de foin (8,16 kg), ainsi que de deux tiers d'un boisseau d'avoine (soit environ 8,5 litres).

Plus que toutes autres denrées, les fourrages pour les chevaux cristallisent toutes les tensions autour de l'approvisionnement d'un camp militaire de garnison qui, même en temps de paix, au cœur de l'Île-de-France, peine à assurer le ravitaillement de la troupe. Alors que le fort fonctionne depuis le mois d'avril 1669, la pénurie se fait ressentir dès le mois de mai. Ainsi, Louvois ordonna à la population environnant le camp de livrer et vendre à un prix raisonnable l'avoine dont elle disposait. Ces réquisitions étaient fréquentes. Au début du mois de juillet, ce sont les échevins de Soissons qui sont mis à contribution et auxquels le roi adresse une demande pour faire livrer, par bateau, pour la fin du même mois, jusqu'à 60 muids d'avoine (soit 2 247 hl = 2 700 kg).

En 1670, les munitionnaires signent un contrat avec un marchand de grains parisien, pour livrer au camp de Saint-Sébastien 1 050 muids d'avoine (soit près de 34 400 hl ou 1 547 tonnes) répartis entre juin et septembre. C'est un voiturier par eau qui assure le transport et une partie de la livraison de 600 muids d'avoine (soit près de 19 660 hl ou plus de 885 tonnes). Il était prévu de payer 210 livres pour chaque bateau chargé de 60 à 65 muids (1966-

9. Section du camp de cavalerie de 1670 où sont distinguées les rangées d'écuries des rangées de tentes des cavaliers à partir des vestiges archéologiques, précisant la position des puits et des latrines.

10. Restitution en coupe de l'organisation du campement d'une compagnie de cavaliers à partir de la confrontation des données archéologiques et des manuels militaires. L'implantation de l'hébergement des chevaux se fait de manière concomitante à celle des cavaliers. Dans ce système double, deux écuries et deux rangées de tentes forment une unité qui correspond à un escadron de cavalerie, estimée à une centaine de chevaux et à une centaine de maîtres (cavaliers). Le tout représente sur le terrain une bande globale de 25 m de large. Chaque bloc de deux écuries est séparé du suivant ou du précédent d'environ 30 m.

2129 hl ou 88-96 tonnes) d'avoine arrivé au fort, et de rembourser les frais de péage. En septembre, seuls 323 muids et 6 setiers (10 600 hl ou 477 tonnes) avaient été livrés, soit 31 % de la commande, ce qui obligea les munitionnaires à multiplier les contrats auprès d'autres marchands, – souvent à des prix plus élevés –, ces derniers profitant vraisemblablement de la menace de pénurie pour faire monter les enchères. Un maître des Ponts pouvait à ces fins réquisitionner tous les bateaux circulant sur la Marne, pour le transport des marchandises en direction du camp de Saint-Sébastien.

Eu égard à l'importance du cheval dans les armées de Louis XIV, son poids dans les modes de castramétation, dans la logistique qui conditionne en partie les calendriers de la guerre, dans les temps d'entretien qui doivent lui être dédiés, les traces archéologiques laissées par la présence de l'animal peuvent paraître minces. En effet, si l'on occulte les vestiges laissés au sol par les écuries, la présence du cheval pourrait sembler anecdotique. Cela s'explique par l'entretien régulier du site pendant son fonctionnement où les éléments métalliques, même défectueux, font l'objet d'un recyclage intense qui fait pleinement partie de l'économie des camps. Les données archéologiques permettent de montrer qu'on organise une gestion rigoureuse des déchets et qu'*in fine* le mobilier collecté lors de la fouille correspond à quelques jours de vie du camp. Le mobilier métallique relatif au cheval, par conséquent assez maigre, rassemble un échantillon varié de boucles de harnachement, sonnaille, éperon, 14 étrilles, 19 fers à cheval, représentant un NMI de 44 objets provenant de 28 contextes et de nombreux clous de maréchalerie (60 kg de mobilier métallique toutes catégories confondues). Cela pourrait paraître peu au regard d'un site militaire de la dimension du fort Saint-Sébastien. De nombreux sites fortifiés livrent des collections très importantes de fers à cheval, en témoignent par exemple le site médiéval d'Andone (Bourgeois, 2009) ou encore la forteresse de Rodemack sur la frontière du duché de Luxembourg⁴. À titre de comparaison avec d'autres types de mobilier, le site de Saint-Sébastien a livré 10 000 restes de faune (100 kg), 3 000 restes de verre (6 kg) et 360 kg de céramique soit 815 formes archéologiquement complètes. Les données collectées sur la seule forge mise en évidence sur le camp et l'analyse paléométallurgique assortie ont révélé que les résidus et rejets extraits correspondent à une centaine de sessions de forge, soit quelques semaines à raison de trois ou quatre sessions par jour. L'utilisation de cette forge comme atelier de maréchal-ferrant est probable eu égard aux fers à cheval et étrilles mis au jour aux côtés de pièces plus importantes dans le même contexte où l'on utilise également du charbon de terre. Il semble que ce combustible ait été à l'époque privilégié pour les petits ateliers de maréchalerie, clouterie et serrurerie.

La présence des chevaux était également une source d'enrichissement. Le commerce des fumiers et excréments des latrines, sources de profit, permettaient de compléter les émoluments des officiers qui se disputaient le bénéfice de la revente. L'évacuation des fumiers et boues était indispensable au fonctionnement du camp et constituait, en Île-de-France, une économie déjà rodée. Malheureusement, à Saint-Sébastien, ni magasins à fourrages, ni lieux de stockage dédiés, ni zones de dépôts des fumiers n'ont été identifiés sur le site.

La composition des troupes de cavalerie à Saint-Germain

L'importance des troupes équestres de la guerre de siège du XVII^e siècle nécessitait la mise en place d'une vaste économie qui déterminait largement la capacité opérationnelle d'une armée. À Saint-Germain, nul besoin de fourrager et vivre sur le pays pour approvisionner les chevaux et les hommes. Le fort Saint-Sébastien bénéficiait d'une situation privilégiée, même si l'ensemble des témoignages matériels révèlent une vie de camp assez banale.

Le soin porté à la construction des écuries du fort Saint-Sébastien et plus largement aux chevaux et cavaliers est ici fortement lié à la nature du camp, vitrine de la puissance militaire royale à destination des voisins européens. Les régiments qui stationnent à Saint-Germain, composés par les maisons royales, sont considérés comme des troupes d'élite, *a fortiori* celles de la maison militaire du roi suivies par les régiments Royal-Roussillon et du Dauphin. Les compagnies qui formaient les gardes du corps de la Maison du roi, compagnies de gendarmes écossais, anglais, bourguignons et de Flandre, étaient considérées comme l'élite de l'élite. Elles étaient également accompagnées de deux compagnies de mousquetaires, troupes d'infanterie montées (Drévilion, 2005). La reine, le dauphin, le duc d'Orléans, le duc d'Anjou ou Monsieur, frère du roi, possédaient également chacun une compagnie de gendarmes et une de cheveau-légers, réservées à la famille royale.

Le recrutement de ces troupes, auxquelles le roi devait pouvoir confier sa sécurité et celle de son entourage, se faisait au sein des grandes familles de France. Le service noble était avant tout un service monté. Les troupes de cavalerie de ces maisons y étaient très valorisées, la cavalerie restant, au XVII^e siècle, la reine des batailles (Drévilion, 2005, p. 356).

À l'heure actuelle, on peut considérer que les écuries du fort Saint-Sébastien constituent un exemple rare de camp de cavalerie livré par l'archéologie. Malgré les progrès de l'infanterie et son rôle déterminant dans l'issue des sièges et des assauts au XVII^e siècle, la guerre est encore largement fondée sur une armée d'hommes et de chevaux qui conditionne les rythmes d'implantation des zones de campement, l'économie, les calendriers

4. Fouillée entre 2012 et 2014 sous la direction de Jean-Denis Laffite, Inrap.

de la guerre en imposant, faute de fourrage suffisant, les quartiers d'hiver à l'ensemble des troupes. La composition particulière des troupes d'élite explique en partie la surreprésentation des régiments de cavalerie sur les deux camps, ainsi que l'importante surface campée qu'ils occupent surtout lorsque ces troupes sont logées dans des bâtiments sur poteaux.

L'enquête réactivée par l'archéologie illustre le défi que représente la mise en place et le fonctionnement de deux campements temporaires, installés aux portes de Paris, au cœur de l'Île-de-France, en temps de paix. Le fort et le camp de Saint-Sébastien sont en réalité une répétition de ce que devront réaliser les armées en temps de guerre, à 300 km de Paris sur la frontière des Pays-Bas (Flandres actuelles) et au-delà. À la fin des années 1660, le fort Saint-Sébastien s'inscrit au début d'un processus de rationalisation des pratiques militaires dont on peut considérer qu'il fut un des laboratoires. La préparation logistique des approvisionnements en fourrage, notamment, conféra indéniablement à la France une supériorité stratégique et tactique et fut l'une des clefs des succès militaires de Louis XIV.

Références bibliographiques

ARCHIVES NATIONALES

Sous-série Z1J, bâtiments du roi.

Z1J 307 : procès-verbaux d'expertises, avril-juin 1670.

- *procès-verbal de réception de travaux de charpenterie et de maçonnerie dans le fort de Saint-Sébastien, réalisés par Pierre Le Bastard, maître charpentier, ordonné verbalement par Louvois, dressé par Louis Goujon, accompagné de Doussot, greffier des bâtiments, mai-août 1670.*

Z1J 309 : idem, septembre-décembre 1670 - *procès-verbal d'estimation des travaux de charpenterie et de menuiserie exécutés dans le fort Saint-Sébastien à la requête de Pierre Le Bastard, contre Gilles Jajollet, bourgeois de Paris, dressé par Louis Goujon et Rolland Le Proust, accompagnés de Doussot, greffier des bâtiments, 9 septembre 1670.*

SERVICE HISTORIQUE DE LA DÉFENSE (VINCENNES)

Série A, Ancien Régime

A1b 1626 : *tiroirs du roi Louis XIV ou petits manuscrits militaires, XVII^e-XVIII^e s.*

- *état des troupes du camp Saint-Sébastien, juillet-août 1670 (fol. 73-74, 192-193 et 421v).*

GAZETTE 1669, *Gazette ou Recueil des gazettes et nouvelles, ordinaires et extraordinaires [...] par Théophraste Renaudot*, Paris, 25 mai 1669 (n° 62), (BnF, Microfilm M-197[25]).

MANESSON-MALLET A., 1691, *Les travaux de Mars, ou l'Art de la Guerre, divisé en trois parties... ouvrage enrichi de plus de quatre cent planches gravées en taille douce, dédié au roi par Allain Manesson Mallet...*, Paris, chez Denis Thierry, 368 p.

STEVIN S., 1634, *Les œuvres mathématiques, de Simon Stevin, ... où sont insérées... les Mémoires mathématiques, esquelles... Le tout reveu, corrigé et augmenté par Albert Girard...* Leyde, B. et A. Elsevier, 6 tomes en 1 vol.

BOURGEOIS L. (dir.), 2009, *Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an Mil : le castrum d'Andone (Fouilles d'André Debord)*, Caen, Publications du CRAHM, 560 p.

CÉNAT J.-P., 2010, *Le roi stratège. Louis XIV et la direction de la guerre (1661-1715)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 386 p.

DRÉVILLON H., 2005, *L'impôt du sang, le métier des armes sous Louis XIV*, Paris, Éditions Tallandier, 527 p.

HURARD S., à paraître, *Saint-Germain-en-Laye, fort Saint-Sébastien*, rapport d'opération, Inrap-SRA Île-de-France.

HURARD S., 2014, « Le camp d'entraînement des troupes du Roi », in *Catalogue d'exposition « Mousquetaires ! »*, Musée de l'Armée (avril-juillet 2014), Gallimard, 271 p.

HURARD S., LORIN Y., TIXADOR A., 2014, « Une archéologie de la guerre de siège moderne (XVII^e-XVIII^e siècles) à l'échelle européenne », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 137 - novembre-décembre 2014, p. 19-24.

HURARD S., ROCHART X., 2013, « Le Fort Saint-Sébastien de Saint-Germain-en-Laye. Camp d'entraînement des troupes de Louis XIV », *Actes des journées archéologiques d'Île-de-France*, p. 65-78.

ROCHE D. (dir.), 2002, *Le cheval et la guerre du XV^e au XX^e siècle*, Paris, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 399 p.